

« Le voyage de Joachim Lacrosse » (extraits)
Entretien avec Sara Pire
(RTBF La Première – Le monde est un village, 12 juin 2015)



Joachim a deux centres d'intérêt principaux, la philosophie et la musique. Il se partage donc entre des activités de professeur de philo (ULB-ISTI, ERG) et de musicien (Sitar dust).

Bangalore est une ville pleine de contrastes, elle est comme mon foyer en Inde, j'y suis allé neuf fois sur onze voyages. La première fois, c'était en 2000. Après avoir commencé le sitar à Varanasi avec Raj Bhan Singh, j'ai poursuivi avec Rama Rao, puis beaucoup plus tard avec sa fille, Sadhana Rao, dont le frère Shubhendra est un célèbre disciple de Ravi Shankar et forme avec son épouse violoncelliste, Saskia, un très beau duo.

— Qu'est-ce qui fait de l'Inde une destination tellement particulière ?

Mon voyage vers l'Inde est un voyage cyclique, c'est comme un seul voyage qui se poursuit chaque fois que j'y retourne. J'ai avec cette destination un rapport presque amoureux. Un psychiatre a décrit un syndrome typique des voyageurs qui s'y rendent. Il est vrai que l'Inde, d'une certaine manière, peut « rendre fou ». On est confronté à une altérité qui résonne avec notre être profond, le même et l'autre sont continuellement entrelacés. En Inde, on va à la découverte de soi-même. D'abord de soi comme faisant partie d'un horizon culturel et idéologique déterminé : je suis parti en Inde pour mieux découvrir pourquoi j'étais Européen, puis avec le temps j'ai découvert que j'étais un peu Indien aussi, ou je le suis devenu.

— En quoi est-ce que vous êtes Indien ? (sourire)

Mes amis là-bas disent que j'ai été hindou dans une vie antérieure... Je ne suis certainement pas un pratiquant régulier du yoga ou de la méditation, mais c'est également le cas de beaucoup d'Indiens. Cette part d'« indianité » que j'ai en moi — que nous avons peut-être tous en nous, et que nous découvrons en voyageant là-bas — est difficile à décrire : quelque chose de l'ordre de la joie, de la folie, et en même temps une joie tranquille. Mais il y a aussi une énorme tristesse en Inde, c'est un pays plein d'injustices. Le système des castes, même s'il résiste à une lecture marxiste qui y verrait l'exploitation économique d'une classe inférieure par une classe supérieure (les castes ne sont pas des classes économiques stricto sensu), constitue en même temps bel et bien un système d'exploitation de l'homme par l'homme, avec tous ses abus et ses conséquences désastreuses. Sans parler de la condition de la femme, qui évolue péniblement. La joie côtoie la tristesse, la beauté côtoie la laideur, on est dans tous les excès, et c'est peut-être justement la cohabitation de tous ces excès qui rend l'Inde si particulière.

— Vous êtes partis en Inde juste après votre doctorat en philosophie, et pourtant ce n'est pas dans le domaine de la philosophie et de la spiritualité que les rencontres vont s'avérer les plus intéressantes et les plus marquantes, mais bien dans votre parcours musical...

J'avais en tête une Inde très fantasmée, terre de mysticisme, intemporelle, etc. Je suis parti avec un projet de recherches en histoire de la philosophie, portant sur ceux que les Grecs et les Romains

appelaient les « Gymnosophistes » ou « sages tout nus ». Je voulais en quelque sorte partir à la rencontre de ces sages. Puis j'ai eu une certaine déception par rapport à l'idée que je me faisais de la philosophie en Inde, même s'il y a des tas de choses extraordinaires dans les traditions et les pratiques spirituelles indiennes. En tout cas, ce n'est pas par là que je suis « rentré » en Inde, mais bien par la musique.

— **A la base, vous êtes guitariste...**

J'avais fait de la guitare classique (avec Monique Vigneron) et jazz (avec Pierre Van Dormael, mon oncle, qui est décédé aujourd'hui). Puis, avec la thèse en philo, j'étais un peu dans un creux au niveau musical. C'est là que j'ai rencontré le sitar, qui m'a complètement relancé. En Inde, j'ai été frappé aussi par le respect qu'il y avait envers l'instrument de musique, et envers les musiciens. Et bien sûr fasciné par la richesse des deux grandes traditions de la musique classique indienne, hindustani au nord et carnatique au sud.

— **Est-ce qu'il y a une « caste » des musiciens ?**

Ca dépend en quel sens on parle de « caste ». Le monde de la musique classique indienne est plutôt structuré en fonction d'écoles, souvent rivales, les « gharana », où l'on apprend à jouer selon une approche qui se réfère à une tradition associée à un maître ou « guru ».

— **Vous avez eu un maître, alors ?**

En fait, j'en ai eu plusieurs, en Inde et en Belgique, et me suis donc parfois retrouvé avec des enseignements contradictoires. Cela me convenait, car je n'ai jamais complètement adhéré à l'idée qu'il fallait faire les choses « comme ça et pas autrement ». Bien sûr, ce sont les gharana qui ont engendré la musique fabuleuse de Nikhil Banerjee, Vilayat Khan, Ravi Shankar, Shahid Parvez et de tous les grands sitaristes. Si j'avais voulu faire de la musique classique indienne, j'aurais choisi un seul maître, mais par rapport à mon bagage musical et à mon côté nomade, je suis heureux d'avoir opté pour l'errance. J'ai eu un coup de coeur pour l'instrument, mais j'ai très vite eu envie d'explorer autre chose que la tradition, même si je m'y suis nourri. Collin Walcott est à cet égard un musicien qui m'intéresse. Cette exploration est à l'origine du projet SITARDUST. En 2012, c'est à Bangalore que j'ai enregistré pour la première fois mes compositions, déjà avec l'incroyable B.C. Manjunath, qui, pour la petite histoire, allait ensuite s'envoler vers San Diego et accompagner Ravi Shankar pour ce qui aura été son dernier concert. J'étais très impressionné ! Après, j'ai continué avec Carlo Strazzante, puis le projet a intégré des solistes issus du jazz (Grégoire Tirtiaux, Fred Becker, Renaud Crols, Raphaëlle Brochet) et même de la scène pop-rock (Catherine Graindorge, Charlotte Danhier). Ils jouent tous sur l'album qui sortira en octobre 2016.

— **Est-ce que vous pourriez imaginer vivre en Inde pour toujours ?**

J'aime la Belgique. J'imaginerais plutôt mourir en Inde pour toujours... (sourire)

— **Y a-t-il un point commun entre vos deux maisons, la Belgique et l'Inde ?**

Des deux côtés, il y a une sorte d'« unité dans l'éclatement ». Le nord et le sud, les langues, les piliers, les réseaux, les communautés qui se côtoient sans toujours se connaître... Il est important de trouver des dispositifs qui permettent aux gens de se parler, de véritablement « vivre ensemble ». Je défends depuis toujours la philosophie, notamment parce que, par la distance qu'elle nous oblige à prendre avec nous-mêmes, avec nos sensibilités et nos opinions divergentes, elle permet de mettre en place un espace de questionnement où les idées peuvent être mises en commun. Entre l'Inde et la Belgique, il y a un beau jeu de miroirs à construire pour unifier les multiplicités.